

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. ROBE DE VISITE (PETIT DEUIL).

2. TOILETTE DE PROMENADE. — MODÈLES DE M^{me} IRMA SIMON. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

F. LOUIS

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de visites, petit deuil. — Toilette de promenade. — Bande en tapisserie. — Bande en lacet. — Bande en soutache. — Deux taies d'oreiller. — Mante. — Tunique en sicilienne. — Costume de voyage. — Cinq modèles d'éventails. — Éventail japonais replié. — Crochet à éventail. — Deux porte-éventails. — Coiffure de dîner ou de théâtre. — Toilette de soirée d'été pour jeune fille. — Robe en laine et soie gris clair. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planchette de modes coloriées.

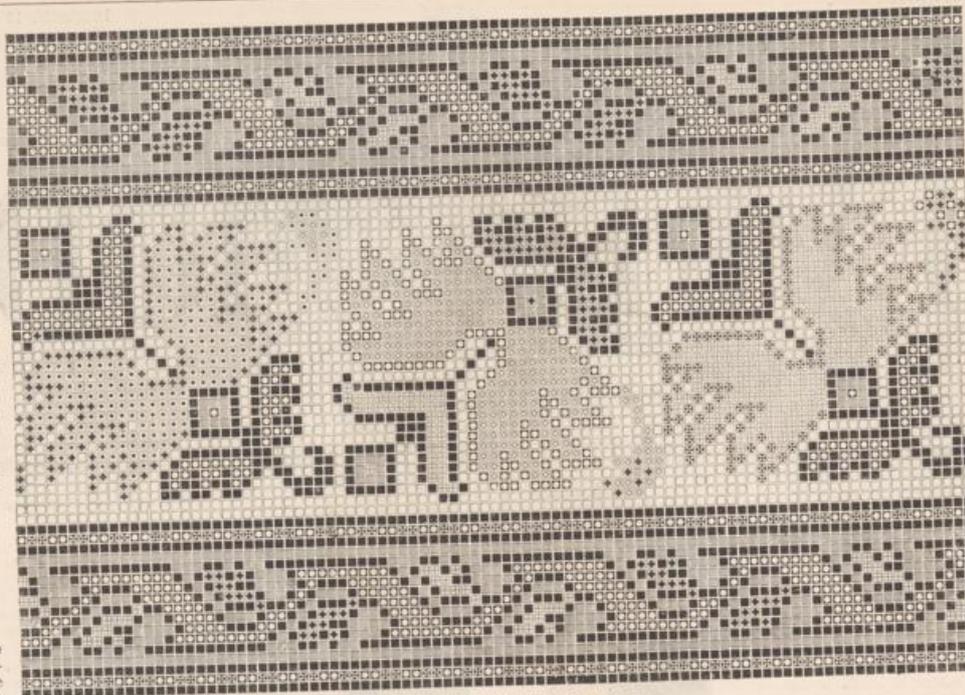
EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de visite (petit deuil), en taffetas mauve. — Le jupon est orné de plissés de grenadine noire, laissant dépasser une broderie blanche. Cette garniture est posée droite sur les lés de derrière et suit la courbe du tablier; par devant, ce tablier, garni d'un plissé de grenadine et d'une broderie, va se fixer sous la basque du corsage. Le corsage est à pointes par devant, et à basques postillon par derrière; il est ouvert en cœur et se complète par un fichu en grenadine noire et mauve. La même broderie forme, autour du fichu, des coquilles étagées; une ruche en tulle Beuxelles remonte autour du cou. Les manches sont coupées à la couture extérieure par des bouillonnées en grenadine séparés par des barrettes de soie mauve.

2. Toilette de promenade. — Jupe en taffetas marron, tout unie, coupée de biais de velours. Tunique en étoffe laine et soie écrue avec larges feuilles de soie brochées. Cette tunique, forme polonoise très-simple et très-élégante, est garnie d'un haut revers à plis, et chaque pli est retenu par un bouton, soit en nacre irisée, soit en vieil argent, soit en passementerie de soie écrue. Une guipure remonte sur le revers, une autre retombe sur la main. Chapeau de paille marron entouré d'un foulard écrue et marron qui est noué sur le côté sous une aile marron. — Modèles de M^{me} Irma Simon, 10, rue de Chabannais, Paris.

3. Bande en tapisserie d'un très-joli dessin et d'une exécution facile. On trouve cette bande toute dessinée et échantillonnée chez M^{me} de Milly, 21, boulevard des Batignolles. M^{me} de Milly se charge également de la fourrure des laines et des soies nécessaires pour exécuter cet ouvrage.

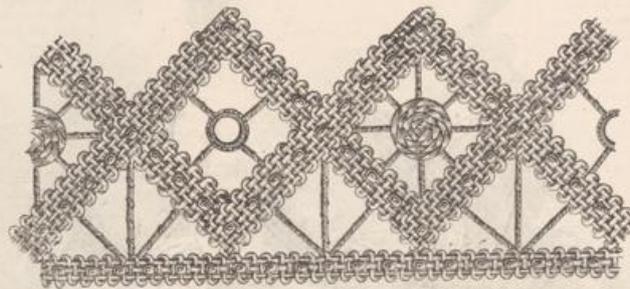
4. Bande en lacet et brides vénitiennes. — Procurez-vous du lacet de coton écreu au tissu un peu grossier, tel enfin que le représente notre dessin; tracez sur papier pelure les con-



3. BANDE EN TAPISSERIE.

■ Noir. ■ Jaune d'or. * Bleu foncé. * Bleu clair. * Vert foncé. * Vert clair. □ Rouge foncé. □ Rouge clair. □ Blanc.

pris dans le biais, qu'on appelle point de plume.



4. BANDE EN LACET ET BRIDES VÉNITIENNES.

6. Taie d'oreiller avec broderie au plumetis encadrant la taie, et chiffre brodé au milieu.

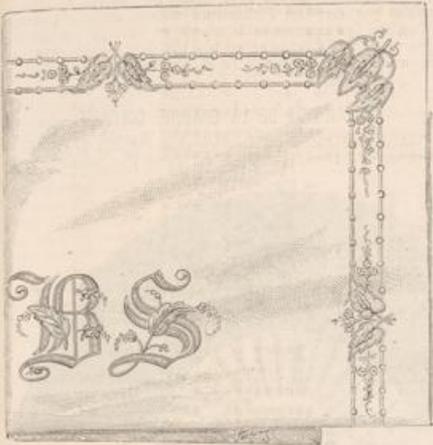
7. Taie d'oreiller avec broderie au plumetis formant coin aux quatre angles, et encadrement brodé et festonné. Chiffre entrelacé, brodé au milieu.

8. Mante en tissu croisé, gris ou écreu, toute zébrée de galons de laine étroits de même nuance, mais d'une teinte plus foncée; chaque galon est retenu à l'extrémité de la ligne qu'il forme par un petit bouton de soie. Tout autour de la mante est posé un bord de plumes naturelles. Le même bord orne l'encolure en cœur. Nœud de faille posé derrière, tout en haut; nœuds de faille également à l'endroit où le mantelet est coupé pour laisser passer le bras; nœud au bas de cette ouverture et nœud sur la pochette qui garnit les pans carrés du vêtement.

9. Tunique en sicilienne, forme Directoire. — Les deux grands pans qui se dessinent sur le côté sont rapprochés par derrière par un large nœud de soie qui les fixe en dessous de la basque tuyautée qui forme le dos de cette tunique. Le vêtement est entièrement rayé à jour de bandes de passementeries très-claires et très-perlées. Les pans sont garnis dans le bas d'un effilé perlé et entourés d'une ruche en dentelle perlée également. Manches à coude avec un revers composé d'une bande de passementeries encadré dans une ruche double en dentelle. La tunique s'ouvre sur un gilet tombant droit et se terminant par une ruche et une frange. L'encolure est un peu en cœur et ornée d'une fraise en dentelle. Il est néces-



5. BANDE À BRODER EN SOUTACHE ET AU PASSÉ.



6. TAIE D'OREILLER.

colore et se prolonge jusqu'au bas des pointes sans entourer le corsage. Manches demi-justes avec deux volants dans le bas et un revers triangulaire entouré du bord de plumes.



8. MANTE.



7. TAIE D'OREILLER.

saire de faire observer que les bandes de passementeries ne sont pas posées sur l'étoffe, mais posées à vide, afin que le jupon de couleur fasse transparent.

10. Costume de voyage ou d'excursion en étoffe de laine grise nattée. Jupon garni par devant de trois volants, dont le dernier à tête; par derrière d'un haut froncé, terminé par un tuyauté monté sous un petit biais pareil; au dessus du froncé, un large biais fixé par deux coutures et surmonté d'une tête tuyautée. La tunique, en étoffe pareille au jupon, est garnie d'un bord de plume d'autruche frisée. Elle est drapée en pouf et forme deux pointes retombant l'une sur l'autre. Poches simulées avec boutons sur la pointe. Corsage, forme gilet, à pointes par devant et à postillon plat par derrière. Le bord de plume garnit seulement l'en-

11. Eventail de promenade en cuir de Russie et en moire et rouge; les branches sont recouvertes en cuir de Russie, ornées sur le bord d'un filet d'or; le bord est dentelé dans le haut et également orné de filets d'or; le milieu de l'éventail est en moire, de même rouge que le cuir. Ce modèle, d'un goût exquis, a été créé par la maison Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre.

12. Eventail de taille ordinaire en chêne découpé et en soie noire; le bord est orné d'un petit volant en taffetas découpé.

13. Eventail géant, d'une grandeur intermédiaire avec les précédents, et le grand éventail adopté cet hiver, en chêne, en bois noir peint sur soie noire en grisaille, et re-



9. TUNIQUE EN SICILIENNE.



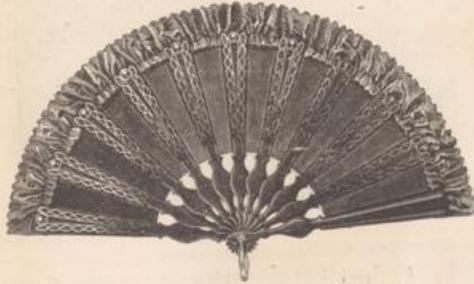
10. COSTUME DE VOYAGE.

présentant un petit amour faisant voltiger deux papillons attachés par un fil.

14. **Éventail en ivoire blanc et satin noir ou soie noire;** bouquet de roses jeté de côté.

15-16. **Éventail-écran japonais,** déroulé et fixé par la bague laquée qui le traverse. Le n° 16 représente le même éventail replié et enroulé sur cette même bague. Le prix de l'éventail-écran est de 1 fr. 95.

17. **Crochet à éventail** se composant d'un nœud de moire noire fixé d'un côté au crochet et muni d'une double chaîne.



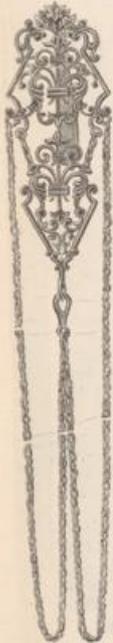
12. ÉVENTAIL.

se terminant par un porte-mousqueton, dans lequel on passe l'anneau de l'éventail. Cette chaîne est assez longue pour permettre d'élever l'éventail à la hauteur du visage. Mais comme il serait gênant de laisser l'éventail balloter en marchant, on le fixe, après s'en être servi, au crochet d'argent bruni qui se trouve au bas du nœud de moire.

18-19. **Porte-éventails** en argent bruni, dans lesquels le nœud de moire est remplacé par une ciselure très-artistement faite.

Ces jolis accessoires si utiles, si commodes, se trouvent, ainsi que les éventails décrits plus haut, chez M^{me} Lecomte, 31, rue du Quatre-Septembre.

20. **Coiffure de diner ou de théâtre,** composée de nattes en couronne et d'un catogan retombant assez bas, noué par un nœud de velours. Deux plumes de la couleur de la robe sont posées sur le sommet de la coiffure et fixées par un nœud de velours ou une épingle soit en jais, soit en brillants, représentant une marguerite ou une étoile. Cette épingle peut être remplacée par une rose artificielle ou même par des fleurs naturelles, camélia, rose, touffe d'œillets, etc. — Modèle de M. Philippe, 15, rue Royale.



19. PORTE-ÉVENTAIL.



18. PORTE-ÉVENTAIL.

21. **Toilette de soirée d'été,** en organdi blanc, pour jeune fille. — Jupe garnie de deux hauts plissés surmontés de bouillonnés, dans lesquels sont passés des rubans verts. Tunique de mousseline garnie du même plissé, mais haut, avec bouillonné et ruban vert faisant transparent. Corsage demi-décolleté, à taille ronde, sur lequel croise en bretelle un ruban vert qui se continue en ceinture et forme des coques sur la jupe. Nœud vert au côté gauche du corsage, au défaut de l'épaule. — Modèle de M^{me} Elise, 64, rue Richelieu.

22. **Robe en étoffe laine et soie gris clair.** — Le jupon est orné, par devant, de trois plissés en pareil surmontés de trois biais, et par derrière, de deux hauts volants à peine froncés, se terminant par un plissé fixé deux fois. La tunique est entourée d'un plissé semblable. Elle est drapée en pouf et retombe par derrière en deux pans



11. ÉVENTAIL DE PROMENADE.

carrés. Le corsage, à pointes, est croisé par devant et forme postillon par derrière; l'échancrure croisée est ornée d'un petit plissé. Les manches se terminent en haut par un plissé renversé et fixé à l'épaule; en bas, par deux plissés séparés par un triple biais. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Costume en batiste de fil écru très-claire, brodée de pois chenillés en soie bleue. Le jupon est garni d'un volant froncé



15. ÉVENTAIL EN IVOIRE ET SATIN.

qui surmonte un petit volant plissé en foulard bleu, puis, au-dessus, deux volants en batiste, surmontés d'un ruché à deux têtes, également en batiste. Ce ruché retient un bouillonné qui se termine par une double tête, l'une en batiste, l'autre en foulard bleu. La tunique est en forme de polonaise par devant, et garnie de nœuds bleus en échelle depuis l'encolure en cœur jusqu'au bas et tout autour d'un effilé bleu et écru surmonté d'un plissé de foulard bleu. Cette tunique forme par derrière deux grands pans formant deux ailes, qui sont encadrés d'un plissé bleu et sont relevés pour former pouf par quelques pans fixés en dessous. Chapeau de paille d'Italie à fond mou en foulard bleu avec plumes bleues.

Robe de deux tons vert indécis et sans nuance précise. Le jupon est en faille et de teinte très-claire; il est garni de trois petits volants froncés à tête. La tunique est en cachemire très-léger ou en crêpe de Chine d'une teinte plus foncée; elle est ornée tout autour d'une garniture de faille froncée trois fois et à deux têtes et d'un effilé des deux tons du costume. Cette tunique est beaucoup plus large par derrière que par devant et le pouf est peu marqué. Corsage en cachemire ou en crêpe à basques rondes et fermées tout autour, et orné du même plissé



13. ÉVENTAIL GÉANT.



15. ÉVENTAIL JAPONAIS.



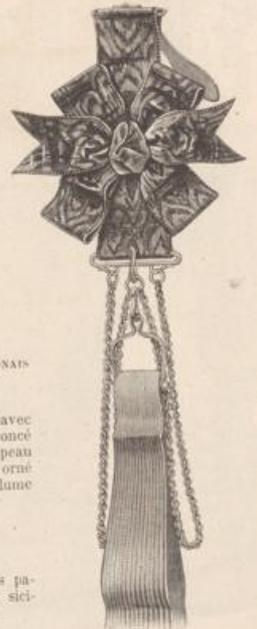
16. ÉVENTAIL JAPONAIS REPLIÉ.

que la tunique; manches de faille avec volant de cachemire dans le bas froncé trois fois. Ombrelle assortie. Chapeau de paille d'Italie à grands bords, orné d'une touffe de roses et d'une plume rose.

E. BOUUVY.

Nous donnerons avec le prochain numéro les patrons de la mante (dessin 8), de la tunique en sicilienne (dessin 9) et de plusieurs cols et manches.

E. P.



17. CROCHET À ÉVENTAIL.

nos
lous
au-
une
faire
ttes,
biller
jo-
vo-
de
est si
e de
avons
is in-
ispo-
long
it le
dire
vo-
facon
des-
e que
is en
tra-
u et
long.
is les
sens
lissés

can-
trés-
con-
mes
ine à
toute
id, à
ospé-
faire
toute
aussi
idant.
sence
il, et



G. Gouin

Maison de Robineau, crép. à Paris

E. Cheffer
N° 152

1874

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13. Quai Voltaire à Paris

Coiffures de M^{me}. Cavalley, 6. Boulevard des Capucines.

Corsets et Jupons de M^{me}. de Plumeval, 33, rue Vivienne.

ENTAIL.

dré
attir

4.
bou

4.
gue
ève
de l

fi
noir

se le
quel
est i
à la
nant
ou l
gent
moit

18
esq
cisel
Ce
trou
chez

20
de n
assez
plum
le se
de t
soit
repr
ou t
peut
rose
des l
lia, r
- N
15, r

COURRIER DE LA MODE

J'espère que mes lectrices voudront bien comprendre qu'il arrive un moment de l'année où il est bien difficile de donner des nouvelles de la mode. Tout a été dit ; chaque femme s'étant pourvue pour la saison de tout ce qui lui est nécessaire, les couturières, les modistes se reposent de leurs fatigues et pensent à leurs nouvelles créations pour la saison qui va suivre. Je ne puis donc que donner un résumé sommaire de tout ce que j'ai dit précédemment touchant la toilette d'été, et rappeler quelles sont les étoffes en vogue, les formes adoptées pour les robes et les vêtements. Quant aux chapeaux, cela devient plus difficile. Les marchandes de modes prennent à tâche de ne faire aucun chapeau semblable, et j'admire sincèrement le talent, je pourrais dire l'art qu'elles déploient en ce moment. La planche coloriée que nous avons publiée, il y a quelque temps, a donné à mes lectrices une faible idée de ce que créent certaines artistes en modes. On aura pu observer que notre planche contenait plusieurs chapeaux avec des plumes, en dépit de la mode qui patronne les fleurs. En ceci, j'ai un peu imposé mon goût, qui, malgré moi, m'éloigne des corbeilles de fleurs et de fruits que l'on porte sur sa tête en ce moment. Non que je n'apprécie le mérite d'une jolie touffe de roses ou de coquelicots, ou d'une légère guirlande de marguerites, mais ce que je blâme, c'est la profusion, l'exagération. D'ailleurs, fleurs et plumes font bon ménage ensemble, l'essentiel est de savoir les assembler et de confier ce soin à une femme de goût. J'ai déjà dit, du reste, mon opinion sur ce point. Je crois bien difficile



20. COIFFURE DE DINER OU DE THÉÂTRE.

de faire soi-même ses chapeaux avec nos modes actuelles, mieux vaut, à tous égards, faire porter l'économie sur un autre point. Cette année, par exemple, une femme, raisonnable et adroite, peut faire exécuter chez elle de très-jolies toilettes, très-fraîches, très-élégantes, s'habiller fort bien et à peu de frais avec ces jolies petites étoffes à raies qui sont en vogue. Il en est de plus ou moins fines, de plus ou moins légères, et le choix est si grand qu'il est à peu près impossible de ne pas avoir ce qu'on désire. Nous avons donné dans notre journal des figurines indiquant très-clairement la façon de disposer ces étoffes en volants plissés en long ou en travers. Généralement on fait le jupon dans le sens des raies, c'est-à-dire les raies en long, et on le garnit de volants plissés, les uns en long, de façon à ce que la raie de couleur se trouve dessus, et que la raie blanche ne se voie que lorsque les plis s'écartent, les autres en travers. Le tablier peut être pris en travers pour faire opposition au jupon et garni d'un volant plissé, les raies en long. Le corsage doit par suite, et d'après les mêmes principes, être taillé dans le sens du jupon et garni de petits volants plissés en travers.

Rien n'est frais et gracieux, à la campagne surtout, comme ces costumes, très-faciles à exécuter soi-même. Un petit conseil, en passant : j'engage très-fort mes lectrices à se pourvoir d'une machine à coudre. Ce meuble indispensable à toute femme économe et laborieuse prend, à mon avis, une certaine part à la prospérité de la maison. C'est, me dira-t-on, faire beaucoup d'honneur à cette invention toute moderne que de lui donner un rôle aussi important. Rien n'est plus vrai, cependant. La machine à coudre est, par sa présence nelogis, une incitation au travail, et



21. TOILETTE DE SOIRÉE D'ÉTÉ POUR JEUNE FILLE.



22. ROBE EN ÉTOFFE LAINE ET SOIE GRIS CLAIR.

par conséquent une cause d'économie. Beaucoup de femmes hésitent à entreprendre un ouvrage qui doit les laisser courbées des semaines entières sur une pièce d'étoffe ou de toile; tandis que la pensée d'achever en quelques heures, en quelques jours, ce qui représente le travail persistant d'une ouvrière, les décide immédiatement à entreprendre ce même travail, rendu si rapide, si facile. Faire soi-même ses chemises, la lingerie de ses enfants, la sienne propre, quel ennui! quelle fatigue! et les doigts qui se criblent de piqûres! et la vue qui s'altère!... Et on donne tout cela à faire au dehors, ce qui double le prix d'achat de l'étoffe.

Quant aux femmes qui désirent faire elles-mêmes une partie de leurs vêtements, c'est bien à elles que je recommande la machine à coudre. Au moyen de leur journal, et des bons patrons qu'il donne, elles peuvent s'habiller entièrement avec ce qu'elles dépenseraient en façons de couturières. Apprendre à sa femme de chambre à faire marcher une machine représente une économie de temps bien facile à apprécier, c'est-à-dire c'est un moyen de pouvoir faire vite et bien tout ce qu'une maison bien organisée comporte de travail et d'ouvrage.

On a dit que la machine à coudre était nuisible à la santé. Ceci ne saurait être exact que pour les ouvrières qui travaillent dix heures par jour; mais trois ou quatre heures de couture à la machine n'ont jamais fatigué même les femmes les plus délicates, surtout si on a eu soin d'acheter une machine douce et facile à faire mouvoir.

N'avais-je donc pas raison de dire que la machine à coudre contribuait à la prospérité du ménage, puisqu'elle entraîne avec elle la double économie de temps et d'argent?

Je viens de répondre à une question qui m'a été adressée dans une petite lettre charmante et dans laquelle on me demandait de dire mon opinion sur la machine à coudre, parce que j'ai cru ma réponse utile à un certain nombre de mes lectrices; je continue dans cet ordre d'idées et je répète ce que j'ai déjà dit plusieurs fois, parce que la même demande m'a été faite à diverses reprises. Oui, la poudre de riz est utile et saine, à la condition expresse de choisir soigneusement parmi les produits de ce genre. Celles de nos abonnées qui ont usé de la veloutine Viard connaissant ses qualités rafraichissantes. Elles savent qu'elle lutte avantageusement contre le hâle et qu'elle est tellement impalpable qu'il est presque impossible de s'apercevoir de sa présence sur le visage. Il faut se servir de poudre de riz, mais il ne faut pas que tout le monde le constate, et la veloutine Viard me semble présenter ce grand avantage; j'ajouterais encore qu'elle est exempte de bismuth et qu'elle est préparée à la glycérine, ce qui affirme ses qualités à la fois bienfaisantes et inoffensives. M. Viard, 3, place du Palais-Royal, expédie directement des boîtes de veloutine à toutes les personnes qui lui en font la demande.

A la hâte, un mot à une jeune questionneuse qui me prie de lui indiquer un moyen de faire vivre et prospérer des plantes d'appartement. Question d'intérêt général, puisque les fleurs ont envahi tous les salons. J'y réponds donc ici. D'abord avoir grand soin de donner la quantité d'eau qui est nécessaire à chacune d'elles; s'enquérir en les achetant de l'exposition qui leur convient; leur donner la somme de grand air dont on peut disposer, et enfin user du floral. Le floral est un engrais (ne vous récriez pas, chères lectrices) d'un emploi facile et d'un effet certain. On obtient par là les résultats les plus étonnants; il a le don de faire croître les herbes et pousser les fleurs, et de leur communiquer la vigueur que l'atmosphère des salons leur fait perdre habituellement. Il est, en outre, fort peu coûteux, puisque 500 grammes de floral suffisent pour vingt mille arrosages, ce qui représente une dépense de 1 à 2 centimes par plante par an! Le meilleur terreau coûte plus cher. Cet engrais est préparé par l'Agence centrale des agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires. Son emploi est des plus simples: une pincée de poudre sans odeur dans une carafe d'eau pure, deux verres à liqueur de la solution, et on obtient un résultat inespéré.

MARIE DE SAVERNY.

DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Plusieurs de mes lectrices me rappellent la promesse que j'ai faite de dire un jour mon opinion personnelle sur l'éducation des jeunes filles, et me demandent d'exposer les motifs de la préférence que j'ai laissée percer pour l'éducation faite au foyer de la famille.

J'éprouve une véritable hésitation à me mettre en demeure de dire ma pensée toute nue, car, si mise en aucune, j'entreprends ce plaidoyer en une cause, que je crois du plus haut intérêt pour les mères.

Je pense être absolument dans le vrai en affirmant qu'une jeune fille ne saurait avoir de meilleure institutrice que sa mère, et c'est sur cette proposition que je base toute mon argumentation.

Il est évident, néanmoins, que ce que je vais dire ne s'adresse point aux parents qui sont forcés, par des nécessités de situation ou des circonstances particulières, de confier leurs enfants à des mains étrangères et je n'ai, d'ailleurs, nullement l'intention de jeter la défaveur sur les couvents et les pensionnats; tous ces établissements ont leur raison d'être et leur utilité. Parmi ces maisons d'éducation, il en est de fort recommandables, où l'instruction est à la fois solide et brillante, où le cœur et l'esprit de l'enfant sont l'objet des soins les plus éclairés et les plus dévoués. Je m'adresse donc seulement à celles de nos abonnées qui peuvent faire un choix dans les divers modes d'éducation, et je viens leur dire: Puisque vous le pouvez, gardez vos filles près de vous, dans leur intérêt d'abord, dans le vôtre ensuite.

Dans l'intérêt des enfants, à coup sûr, car une mère seule peut trouver en elle tous les trésors de bonté, de patience, d'indulgence, si nécessaires à l'accomplissement d'une tâche toujours ardue, souvent semée d'épines, de devoirs, de déceptions même. La mère n'a-t-elle pas par devers elle deux aides puissants qui viennent faciliter singulièrement sa tâche? Ces deux auxiliaires sont l'exemple et la tendresse maternelle.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus doucement persuasif que la leçon donnée et reçue par l'exemple, ce langage de l'action qui se grave dans les jeunes cœurs en traits ineffaçables?

Les sentiments de douceur, de justice, de sincérité, de bonté; l'admiration pour le bien, l'horreur du mal, l'esprit de charité, la résignation dans les grandes épreuves, la patience dans les petites traverses de la vie habituelle, tout cela s'apprend bien vite par l'exemple, car la morale en action est sans contredit la meilleure.

Les plus sages préceptes et les plus saintes exhortations ne vaudront jamais le spectacle de l'application pratique et constante de ces vertus domestiques qui sont pour la femme la base de tout bonheur. Dire à une jeune fille: il faut se montrer douce, bonne, charitable; il faut être humaine et juste envers nos inférieurs et ceux qui vous servent; il faut diriger votre maison avec sagesse, être économe sans avarice, généreuse sans prodigalité; il faut résoudre le difficile problème de plaire sans cesser d'être modeste; — dire tout cela, c'est bien, et c'est ce que ne manquent pas de faire toutes les institutrices, toutes les personnes pour lesquelles l'éducation est une profession. Mais ce qui est mieux encore, ce qu'une mère seule peut faire, c'est de vivre côte à côte, cœur à cœur, si je puis m'exprimer ainsi, avec une fille tendrement aimée pour laquelle on s'efforce d'être le modèle vivant de toutes les vertus, afin de prouver ainsi, par son exemple, combien sont vives et vraies les satisfactions qu'elles procurent.

C'est pour cette partie de l'éducation, qui s'appelle l'instruction, que la tendresse, ce deuxième auxiliaire du développement maternel, est appelée à jouer le principal rôle.

Quelle leçon pourrait être plus profitable que celle qui vient d'une bouche toute prête à récompenser l'attention et le travail par un tendre baiser? N'est-elle pas aussi la plus efficace des punitions, cette larme qui brille à travers les cils de la chère institutrice? — N'est-elle pas plus punie par le chagrin qu'elle cause à sa mère, l'élève indocile et paresseuse, que par une verte réprimande de maîtresse de pension?

La mère qui veut remplir le rôle d'institutrice se trouve en face d'une difficulté réelle, il faut le dire, celle d'acquiescer la dose de sévérité nécessaire pour imposer sa direction. C'est sur ce point que doit porter son attention; mais, dans ce cas encore, son amour maternel lui viendra en aide, car elle se souviendra que sa faiblesse peut avoir pour conséquence de préparer à cet être qu'elle adore un avenir malheureux.

Chacune de ces considérations mériterait un long développement que je ne puis leur donner dans ce court article; je dois me contenter aujourd'hui de passer rapidement en revue les raisons qui me semblent faire pencher la balance pour l'éducation dans la famille. D'ailleurs, je m'adresse à des femmes intelligentes, très-capables de donner aux pensées émises toute l'extension qu'elles comportent; je passe donc à la seconde partie de ma proposition. Gardez vos filles auprès de vous, dans votre intérêt personnel.

Si on voulait être d'une absolue franchise, on conviendrait que, le plus souvent, la détermination prise par les parents de mettre leurs filles au couvent ou en pension a des causes absolument étrangères à la question en elle-même. Sans se l'avouer tout à fait, on cherche à se décharger ainsi d'une surveillance trop constante, et par suite ennuyeuse. On ne manque pas de prétextes pour expliquer cette décision.

La situation du mari commande de voir le monde, et pour ce motif on sort tous les soirs ou bien on reçoit. On se couche si tard qu'il est impossible le lendemain matin de remplir ses fonctions d'institutrice. Voilà ce qu'on répète, et ce qui paraît très-admissible. Mais ce qu'on ne veut pas s'avouer, c'est qu'on redoute la contrainte qu'impose la sainte pureté de l'enfance; c'est qu'on ne veut pas faire trêve à la rage de gaspiller au dehors un temps qui pourrait être si bien employé au dedans. En effet, avoir ses filles à son foyer, c'est être obligée de veiller à toutes ses paro-

les, à tous ses actes; c'est s'ordonner à soi-même de ne pas permettre à ses défauts, à ses passions de compromettre l'autorité du père ou de la mère en forçant les enfants à devenir des juges.

Mon Dieu, je conviens qu'il n'est pas toujours facile d'arriver à se revêtir du manteau de la perfection, ainsi que l'a dit je ne sais quel philosophe, et qu'il est infiniment plus agréable de laisser à d'autres le soin de servir de modèle à nos enfants; mais je m'adresse ici aux femmes qui pensent que la vie a des devoirs et qu'en somme ces devoirs doivent primer les plaisirs.

D'ailleurs, n'est-ce pas une compensation bien douce de voir s'éveiller cette jeune intelligence, de suivre pas à pas son développement, de diriger les premières effusions de ce cœur pur, de préparer cette âme tendre par degrés et avec les mille précautions de l'amour maternel, aux premières douleurs qui l'attendent; de lui apprendre à supporter sans envirements tumultueux; les rudes joies qui lui sont réservées de faire de cet être impressionnable et faible, un être fort, raisonnable, armé pour le combat de la vie, une vraie femme enfin?

Et dans un autre ordre d'idées, quelle charmante occupation que d'associer sa fille, sa jeune amie, aux devoirs de la maîtresse du ménage, de la femme du monde; de lui apprendre un à un tous ces petits secrets d'économie et de bonne administration qui sont une vraie science, plus indispensable qu'on ne pense au bonheur et à la prospérité de la famille.

Les mères qui renoncent volontairement à ces joies pures ne sauraient dire combien elles sont vraies. Celles, au contraire, qui les ont goûtées me comprendront. Si donc élever ses filles près de soi a pour conséquence de nous amener à une vie sérieuse et utile, n'avais-je pas raison de dire: Gardez vos filles au foyer domestique.

J'ai donné mon opinion et les motifs sur lesquels je l'appuie; il me reste maintenant à faire part à mes lectrices des moyens qui me semblent les plus propres à faciliter à la mère la tâche d'institutrice.

MARIE DE SAVERNY.

(A suivre.)

LINDA

(Suite)

La brave femme disait vrai: car deux mois plus tard, Linda suivait sa protectrice en Irlande, après avoir installé sa vieille compagne en qualité de femme de charge près d'un vieux monsieur, ami de la famille d'Ansdale.

La comtesse d'Ansdale avait reçu Linda chez elle, sans autre recommandation que cette grâce et cette distinction qui lui valurent la sympathie générale.

Linda, de son côté, n'avait pas cru devoir faire à sa protectrice aucune confidence sur sa vie passée, craignant, avec juste raison, que le récit de ses malheurs ne produisît une fâcheuse impression sur une personne, née et élevée, comme la comtesse, dans le bonheur et l'abondance.

Les premiers mois du séjour que Linda passa en Irlande la consolèrent presque de son triste passé, et, n'était le souvenir de ses amis perdus, elle aurait pu se dire heureuse. Grâce à sa douceur et à sa patience, elle avait transformé le petit Gerald, son élève, qui l'adorait et étouffait tout le monde par l'heureux changement de son caractère.

La comtesse traitait sa jeune institutrice comme une sœur, l'accablant de présents et d'attentions de toutes sortes. Elle était enchantée d'avoir une compagne qui lui aidât à passer ses heures de solitude forcée dans son vieux château, très-éloigné de la ville.

Elle avait voulu que Linda l'accompagnât dans ses courses à cheval, et s'était faite son professeur d'équitation. La jeune institutrice, élève docile et intelligente, avait merveilleusement profité de ses leçons et était devenue en peu de temps une excellente éeuvère.

Cependant, plus Linda entraînait dans l'intimité de sa bienfaitrice, moins elle éprouvait le désir de lui confier la première partie de sa vie. Plusieurs traits du caractère de lady Ansdale avaient arrêté sa confiance et l'empêchaient de trouver une sécurité absolue dans son amitié.

Sa manière de parler de lord Ansdale, son premier mari, choquait surtout la jeune fille, qui aurait été heureuse d'entendre un mot de regret sur celui qui, selon toute apparence, avait beaucoup aimé sa femme.

Depuis qu'elle avait revu dans le portrait du salon de lady Ansdale cet inconnu dont l'apparition à Myrtle Lodge avait fait sur elle une si vive impression; depuis qu'elle savait que celui qu'elle avait pensé un instant être son fiancé était M. Frank, le cousin et le futur époux de la comtesse, elle s'intéressait à lui comme à un vieil ami. Aussi, parfois se demandait-elle si le caractère ardent et capricieux de la châtelaine pourrait promettre à Frank le bonheur durable d'une solide affection.

Maintes fois lady Ansdale avait raconté à Linda tous les

détails de son premier mariage, avouant franchement qu'elle l'avait contracté par intérêt, connaissant parfaitement les défauts de son futur mari, dont personne n'ignorait les mœurs faciles.

— Que voulez-vous, ma chère ? — disait-elle, — on ne peut tout avoir qu'avec beaucoup d'argent ; lord Ansdale avait deux cent mille livres de rentes, il était bien posé dans le comté comme juge, et, ce qui ne gâtait rien, il avait une santé détraquée (par sa faute, il est vrai). Je pouvais donc espérer reprendre ma liberté au bout de quelques années et jouir à mon aise de la fortune qui me reviendrait de droit. Convenez que j'ai bien mené ma barque.

Le mariage arrêté entre lady Ansdale avec Frank son cousin avait été retardé par une grave maladie de leur grand-mère, la vieille dame qui avait montré tant de bienveillance pour la petite Linda et dont nous avons parlé dans notre premier chapitre.

Cette union était enfin sur le point d'être célébrée ; on attendait le futur à chaque instant. Une lettre adressée de Dublin à la comtesse annonça l'arrivée prochaine de Frank, débarqué la veille en Irlande. Cette nouvelle jeta Linda dans un trouble d'autant plus inexplicable qu'il ne lui était guère permis d'éprouver autre chose que de la sympathie pour un homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir. Jamais elle n'avait parlé à la comtesse des courtes relations qui avaient existé entre elle et Frank, persuadée que celui-ci ne la reconnaîtrait pas, après une année écoulée depuis leur dernière rencontre, et sous son costume mondain, si différent de celui de la quakeresse de Myrtle Lodge.

V

Par une soirée brûlante du mois d'août, un lourd véhicule gravissait la côte qui conduit à la petite ville de Ballycastle, située au nord de l'Irlande. L'atmosphère était chargée d'électricité et la chaleur accablante. Les roues de la voiture s'enfonçaient dans une épaisse couche de poussière et roulaient lentement sans interrompre le sommeil du cocher irlandais, qui dormait, appuyé sur la capote. Les chevaux, assoupis eux-mêmes, se serraient l'un contre l'autre en se poussant machinalement, les yeux à demi fermés.

Tout d'un coup, un éclair traversa le ciel, et un long roulement de tonnerre, troublant le silence du soir, éveilla en sursaut le voyageur allongé dans la voiture.

— Vous dormez comme vos chevaux, dit-il au cocher en se penchant vers le siège ; allons, réveillez-moi un peu vos bêtes par quelques bons coups de fouet.

— On voit bien, répondit celui-ci, que votre seigneurie n'est pas de la verte Erin et qu'elle ne connaît pas le caractère de nos animaux. Si dans un moment pareil je leur disais seulement un mot plus haut que l'autre, ils reculeraient tout de suite au bas de la côte, et nous perdriions toute chance d'arriver au château d'Ansdale cette nuit.

A peine ces paroles étaient-elles achevées, que le galop précipité d'un cheval se fit entendre, et les voyageurs virent apparaître une jeune amazone qui cherchait vainement à arrêter le fougueux animal qui l'emportait. La crinière hérissée, l'œil en feu, le cheval se jeta en travers de l'équipage, qui n'avait pu l'éviter, et fit voler en éclats les glaces de la voiture.

L'animal indomptable allait s'arrêter sous la violence du choc, quand un second coup de tonnerre, répercuté par les échos d'alentour lui rendit toute sa fureur : se dressant alors sur ses pieds de derrière, il tourna plusieurs fois sur lui-même, et, se ramassant par un mouvement brusque, il se débarrassa de la jeune amazone en la lançant au bord du talus.

Le voyageur, abandonnant au cocher le soin d'arrêter le cheval, s'était élanqué de la voiture pour aller au secours de la jeune fille, qu'il trouva étendue à terre sans connaissance.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il sous l'impression d'un profond étonnement dès qu'il eut examiné ses traits, je ne me trompe pas, c'est la pauvre petite Linda !

Laissez là le cheval, dit-il au cocher, et aidez-moi à faire revenir cette jeune fille. Si vous pouvez me trouver un peu d'eau ! c'est ce qu'il faudrait tout d'abord.

— Voilà que le ciel se charge de vous en fournir, répondit l'Irlandais en dépliant la paume de sa large main, sur laquelle tombait de grosses gouttes de pluie.

En attendant la fraîcheur bienfaisante de l'eau que le ciel semblait vouloir envoyer si à propos, le voyageur s'efforça de ranimer la jeune amazone par tous les moyens en son pouvoir. Mais la tempête qui s'était déchaînée, balayait les nuages sans leur permettre de laisser tomber de leurs flancs noirs, le secours attendu. La pluie ne tombait pas et les éclairs sillonnaient le ciel, jetant des lueurs sinistres sur la plaine, qui s'étendait aux pieds des voyageurs. Les sourds grondements de la foudre se répandaient dans la montagne, interrompus par d'épouvantables explosions qui faisaient trembler les arbres jusqu'à leurs racines.

Sous le souffle de l'ouragan, les branches se tordaient convulsivement et répandaient sur le sol, comme les larmes de leur agonie, les feuilles que la tourmente leur arrachait.

Au milieu de ces convulsions de la nature, la jeune fille revint à la vie. Elle eut peine, tout d'abord, à se rendre

compte de sa situation ; mais, son regard s'arrêtant sur l'étranger, elle le reconnut tout à coup, et son visage se couvrit d'une vive rougeur, tandis qu'elle se redressait vivement.

— Auriez-vous peur de moi, Linda ? lui dit celui-ci avec émotion. Je ne suis plus si brutal que le jour où, petit garçon lourdaut, je fis briser votre violon.

— Ah ! monsieur Frank, c'est donc bien vous ! Vous ne m'aviez pas reconnue à Saint-Johns-Wood ? Mais ne parlons pas de nous. Dites-moi vite, je vous en prie, ce qui est arrivé. Où est la comtesse ? Le tonnerre, en tombant, ne l'a pas frappée ? Rassurez-moi : où est-elle ?

— Calmez-vous, de grâce, répondit Frank. Je ne sais pas de qui vous voulez parler.

— Je parle de ma bienfaitrice, de la comtesse d'Ansdale.

— Vous êtes donc la charmante compagne dont elle nous a si souvent entretenus ? A mon tour, me voilà très-inquiet. Que vient-il donc d'arriver à la comtesse ?

— Nous venions au-devant de vous, et nous avions déjà fait la plus grande partie du chemin quand l'orage a éclaté. En sentant les premières gouttes de pluie, je proposai à lady Ansdale de nous réfugier sous un arbre, pour laisser passer l'ondée qui s'annonçait.

A peine étions-nous à l'abri, que ma jument, effrayée par un violent coup de tonnerre, s'est emportée ; ne pouvant la retenir, je me retournai pour rassurer la comtesse, quand je l'aperçus penchée sur le cou de son cheval, comme si elle venait d'être frappée par la foudre.

— Vous aviez sans doute un domestique avec vous ?

— Non, nous étions seules. La comtesse se fait rarement accompagner dans ses promenades à cheval.

— A quelle distance étiez-vous d'ici, quand le tonnerre a éclaté ?

— Je ne sais au juste ; la course effrénée de ma jument n'avait pas duré plus de dix minutes, lorsque j'ai aperçu votre voiture.

— A ce moment, nous pouvions être assez éloignés du théâtre de l'accident ; votre cheval dévorait l'espace, et au train dont il allait, il a dû parcourir une distance assez considérable. Permettez-moi de vous laisser à la garde de mon cocher pendant que je me mettrai à la recherche de ma cousine.

— Oh ! je vais vous accompagner, dit la jeune fille. Je ne pourrais jamais attendre ici dans cette affreuse incertitude ; d'ailleurs, si la comtesse, comme je le crains, est blessée, vos soins ne peuvent pas remplacer les miens.

— Mais, objecta Frank, je crains que vous ne soyez incapable de me suivre après la chute que vous venez de faire ; et, malheureusement, nous ne pouvons nous servir de la voiture, les chevaux sont trop effrayés.

— Je ne me retiens pas de ma chute, et je me sens très-capable de vous guider ; je vous suis indispensable d'ailleurs.

— Vous avez raison, répondit Frank, et, puisque vous êtes aussi courageuse que dévouée, venez donc avec moi. Conduisez la voiture à Ballycastle, ajoutez-y si vous le pouvez un cocher, menez les chevaux en main. Vous direz au château que nous sommes à la recherche de la comtesse d'Ansdale ; envoyez au-devant de nous sur la route.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

(Suite et fin)

Ces paroles ne laissèrent pas de remuer assez intimement le jeune légataire.

Le moment lui paraissait mal choisi pour une formalité de ce genre.

Certes, il ne redoutait pas un désappointement, par la perte du revenu de cent mille florins, si son choix ne se trouvait pas conforme à celui de son aïeule, car la possession de Johanna le dédommagerait au centuple, mais il était péniblement impressionné par ce contraste entre la joyeuse salle de bal et le recueillement de ce cabinet où l'on évoquait la mémoire d'une morte.

Toutefois, le désir de la générale paraissait si vif, que le jeune homme ne voulut pas le contrarier.

Les deux témoins s'étant assurés de l'intégrité du scel et de l'authenticité de la signature, on commença la lecture du billet.

Dans le ré it qu'il a laissé de cette histoire, le conseiller nous a conservé le texte de cette missive posthume, tant pour établir que M. Sandlers ne le connaissait qu'imparfaitement, que pour montrer, par cet échantillon de son style, combien était grande l'originalité de son aïeule.

Voici cette pièce :

« Les cent mille florins mentionnés dans mon testament, § 63, et déposés à la Banque, seront retirés par mon petit-fils Stéphane, et employés par lui en œuvres pies. Mais dans

le cas où il épouserait celle qui, parmi les jeunes filles de ma connaissance, me plaît le plus, parce qu'elle est la plus jolie de toutes, et surtout parce qu'elle est pieuse, économe, instruite, qu'elle fera certainement un bon usage des biens dont mon petit-fils hérite de moi, celui-ci laissera à la Banque lesdits cent mille florins, pour jouir de leurs intérêts, lui ou sa femme, tant qu'un des deux vivra. Après leur mort, ce capital reviendra à tout jamais à la caisse des pauvres.

« La jeune fille que j'ai en vue se nomme, comme feu ma fille, Johanna ; elle est l'enfant unique de l'inspecteur des forêts Vilmar, à Bissengen.

« Que tous deux aient d'heureux et longs jours, car tous deux sont d'excellents enfants, qui ont fait la joie de leur famille, et savent compatir aux souffrances d'autrui. C'est pour cela que je leur fournis avec joie les moyens d'adoucir les maux de leurs semblables, partout où ils en auront connaissance. La semence de la charité viendra à bien et portera ses fruits, et ceux-ci me seront plus chers que tous les monuments de marbre que l'on voudrait m'élever, ce que je défends expressément. »

Hors de lui, Stéphane embrassa M^{me} de Wieland avec une tendresse filiale, et s'écria, ivre de bonheur :

— Elle a choisi Johanna !...

Il courut à la salle de bal, entraînant le père et la fille, pour leur communiquer sa joie d'avoir choisi précisément celle qui lui était destinée.

Johanna porta avec une profonde émotion le papier à ses lèvres et dit :

— Il me semblait aussi qu'il manquait à ma félicité la bénédiction du monde des bienheureux, auquel appartient ma mère... Maintenant que du séjour de la paix me parvient la volonté suprême de la chère morte, le dernier de mes souhaits est accompli ; car, au delà de la tombe, au sein de l'amour et de l'union, ce que l'un veut, l'autre doit le vouloir, et je suis sûre désormais, comme j'en avais le pressentiment, que si ma bonne mère vivait, elle bénirait notre union.

Ainsi, mon cher et unique Stéphane, notre vie, en ce monde, sera parsemée de joies et d'effusions.

Quant à ce revenu qui nous est échu par une heureuse concordance de choix, je vais soumettre à mon fiancé, en présence de sa vénérée grand-mère et de notre meilleure amie, mon premier vœu :

La catastrophe de Herfeld nous a réunis. Cette nuit, qui, pour nous, fut le commencement d'une ère de bonheur, ne sera-t-elle pour les pauvres incendiés qu'une date de misère?... Tandis que nous la bénissons, comme le berceau de notre béatitude, eux, devront-ils la maudire comme la dernière de leur bien-être ?

Mon cher Stéphane a libéralement pourvu à la reconstruction de leurs demeures ; mais que de choses leur manquent encore et leur manqueront longtemps !

— Tu vas au-devant de mes désirs, ange de charité !... s'écria Stéphane en l'interrompant.

Et les deux fiancés déclarèrent solennellement, devant la générale et les trois autres témoins, qu'ils renonceraient aux revenus des cent mille florins ; que les incendiés de Herfeld y avaient les premiers droits, et que leurs besoins satisfaits avec le temps, ces revenus seraient consacrés à d'autres œuvres de même nature.

La digné générale les pria alors de rejoindre la société, et l'heureux couple s'abandonna aux plaisirs de cette fête, avec la plénitude de satisfaction que donne surtout la conscience d'avoir pourvu aux douleurs de ses frères.

XXI

LE BONHEUR

Les six autres fiancées ne manquaient ni de beauté ni de grâce. Sans cela elles n'eussent pas été appelées par M^{me} Milborn à faire partie de la constellation des Sept.

Mais, pour Stéphane, il n'y avait au monde qu'une Johanna.

Elle était bien belle, en effet, avec sa parure étincelant dans sa brune chevelure ; la blancheur nacrée du collier de perles se jouait sur la neige de son sein virginal ; une ceinture de corail amincissait encore sa jeune et svelte taille.

Tout en elle ravissait : la grâce qu'elle déployait en dansant, la galeté limpide qui épanouissait ses traits, l'ardeur qui brillait dans ses grands yeux, sa pudeur plus charmante que la grâce, plus belle que la beauté.

Celui-là seulement qui a connu les douceurs de la vie de fiancé, comprendra l'ivresse de nommer sienne une si délicieuse enfant.

Les sept mariages se célébrèrent, comme les sept fiançailles, le même jour et devant les mêmes assistants.

Aucune des jeunes filles de l'intimité de M^{me} Milborn n'eut à regretter son absence, car son petit-fils ne se montra pas moins généreux qu'elle ne l'eût été.

On ne mit pas sur la tombe de la vertueuse femme le marbre fastueux, qu'elle dédaignait, mais, par une dernière allusion à l'une de ses innocentes faiblesses, on y planta, en forme de croix, sept tilleuls.

Stéphane passa deux mois auprès de son beau-père, auquel il laissa ensuite sa jeune femme, pendant une mission qui le réclamait.

L'année suivante, c'est-à-dire environ six mois après son mariage, il revint la chercher, pour l'emmener à la capitale. En traversant Herfeld, ils virent, à la place des ruines de petites maisons coquettes. Au-dessus de chaque porte pendaient en leur honneur des couronnes de fleurs et des rubans.

Les villageois, en habit de fête, entouraient leur chaise de poste, et, tendant vers eux les mains, les remerciaient, les bénissaient et pleuraient en leur faisant leurs adieux, car ils perdait le voisinage de leur bienfaitrice infatigable et vigilante.

Lorsque le jeune couple se fut enfin soustrait à cette touchante ovation, Johanna, encore sous le charme de la gratitude de ses protégés, entoura Stéphen de ses deux bras, et son œil bleu levé vers le ciel, elle murmura :

— Cher Stéphen, restons bons à tout jamais, afin que, lorsque nous quitterons la vie, comme je suivis en ce moment la maison paternelle, nous soyons suivis par les mêmes larmes, par les mêmes bénédictions !

OCTAVE FÉRÉ.

DES BAINS DE MER

(Suite et fin)

Parmi le grand nombre de baigneurs qui fréquentent les thermes maritimes, il en est peu qui suivent une règle méthodique dans l'administration des bains. Les uns, ceux qui se portent bien, se laissent guider uniquement par le caprice ; les autres, plus ou moins valetudinaires, se figurent pour la plupart, que plus ils prendront de bains en un temps donné, plus ils verront leur santé promptement rétablie. Aussi arrive-t-il souvent que les bains de mer deviennent inutiles ou même nuisibles aux malades, tandis que ceux qui étaient allés à la mer pour leur plaisir, en reviennent après en avoir éprouvé de fâcheux effets.

L'eau de mer ayant sur l'économie une action très-énergique, il est de la plus haute importance que ceux qui s'y assomment observent certaines précautions avant, pendant et après le bain.

Précautions avant le bain.

1° Lorsque, pour se rendre à la mer, on a fait un long et pénible voyage, ou bien, lorsque, par la fatigue de la route, on est sous l'influence de quelque indisposition passagère, il est indispensable de se débarrasser de celle-ci et de prendre quelques jours de repos avant de se soumettre aux premiers bains. Cette règle doit être surtout observée pour les femmes et les enfants faibles. Il faut laisser à l'organisme le temps de se préparer aux modifications nouvelles que va lui imprimer le contact de l'eau de mer, et nous avons vu, dans l'article précédent, combien l'atmosphère maritime était propre à exercer cette préparation.

2° L'heure et le moment d'entrer dans l'eau ne sont pas des circonstances indifférentes. Le matin, avant le lever du soleil, et le soir, après qu'il est couché, l'atmosphère est chargée d'humidité, la température de l'air et de l'eau est plus basse, et dans ces conditions la difficulté de la réaction est beaucoup plus grande pour l'organisme. On ne saurait donc trop blâmer la méthode adoptée par certains malades qui, dans l'intention de rétablir promptement leur santé, vont à la mer le matin de bonne heure pour pouvoir prendre un second bain le soir, presque toujours après le coucher du soleil. Le meilleur moment de la journée pour se baigner, c'est de dix heures du matin à cinq heures du soir. Il faut même, autant que possible, choisir la marée montante sur les plages où elle existe, parce qu'alors la température de l'eau est beaucoup plus élevée par la transmission du calorique que lui communique le sol longtemps échauffé par les rayons du soleil. Les femmes et les enfants devraient se baigner vers les deux ou trois heures de l'après-midi.

3° Il faut se garder de se mettre à l'eau lorsque le corps est en transpiration ou trop échauffé ; mais il faut éviter également l'excès contraire, c'est-à-dire d'entrer dans la mer lorsqu'on éprouve la sensation de froid. Les femmes et les enfants faibles, lymphatiques ou valetudinaires se trouveront bien, avant le bain, de se livrer à un exercice modéré qui développe dans tout le corps un sentiment de chaleur générale. Cette précaution augmente la vitalité des forces et prédispose à une réaction capable de résister au saisissement qu'on éprouve en s'immergeant dans l'eau froide. Si, malgré ce moyen, la réaction était lente à se produire, si les baigneurs restaient pâles, tremblants, décolorés, il serait bon d'intervenir par des frictions sèches ou aromatiques, pratiquées avec une brosse ou une flanelle sur tout le corps, et principalement sur le tronc.

4° Les grandes personnes douées d'une santé à peu près bonne, doivent se baigner à jeun ; mais la plupart des médecins, et nous sommes de ce nombre, conseillent aux femmes et aux enfants débilités de ne se baigner que trois heures après leur premier déjeuner.

5° Les bains de mer froids doivent être proscrits pour les jeunes enfants jusqu'à l'âge de dix ou onze ans ; il faut les remplacer par des bains tièdes. A partir de douze ans, on peut les administrer, mais il faut tenir compte de l'impressionnabilité des enfants, et, en aucun cas, il ne faut les forcer à entrer dans la mer lorsqu'ils éprouvent une répugnance manifeste, car la peur est terrible sur le système nerveux de l'enfance. On a vu bien des fois des accidents graves, depuis un simple mouvement nerveux jusqu'à des attaques d'épilepsie, résultat de l'immersion forcée.

Précautions pendant le bain.

1° La façon d'entrer dans l'eau n'est pas aussi indifférente qu'on pourrait le croire. En Angleterre, en Belgique et dans le nord de la France, on se sert généralement d'un guide, qui prend le baigneur sur ses bras et le plonge plusieurs fois dans l'eau, la tête la première. Cette méthode nous paraît mauvaise et plus capable de provoquer des accidents que de les prévenir. Le meilleur moyen, d'après Pougel, consiste à entrer bravement, presque en courant, dans la mer, et, arrivé à une distance telle que l'eau s'élève environ à moitié cuisses, le baigneur se jette à genoux, en courbant légèrement la tête en avant. Il reste dans cette position pendant le temps nécessaire pour être entièrement submergé par trois ou quatre lames à peu près, plus ou moins, selon l'intervalle qui les sépare l'une de l'autre. Entre chacune d'elles, il aura plus que le temps suffisant pour reprendre sa respiration ; ainsi accoutumé à la différence de température du milieu dans lequel il s'est plongé, une fois remis debout, il pourra continuer de prendre son bain de telle manière qu'il le jugera le plus convenable. Sur les plages où il n'y a point de lames, le baigneur doit se coucher brusquement dans l'eau, de façon à ce que l'immersion soit prompte et rapide, et que toutes les parties du corps, la tête même, éprouvent presque en même temps l'action de la mer. La natation est un excellent exercice auquel doivent se livrer les personnes qui savent nager ; celles qui ne savent pas chercheront à y suppléer par l'agitation, d'une manière quelconque, des membres et du corps. Cet exercice est en quelque sorte indispensable pour faciliter la réaction et retirer du bain de mer tous les avantages possibles.

2° La durée du bain de mer est d'une très-grande importance ; il ne faut pas qu'elle dépasse dix minutes pour les enfants, vingt minutes à demi-heure pour les grandes personnes.

3° On doit éviter autant que possible de sortir et de rentrer dans l'eau à diverses reprises pendant le même bain. Cette pratique affaiblit beaucoup et contrarie les effets de la réaction.

Précautions après le bain.

1° Que l'on reprenne ses vêtements chez soi ou dans une cabane, dit Pougel, que l'on sorte du bain sur la plage ou d'un bain de mer chaud pris en baignoire, il ne faut jamais s'essuyer à fond. Un assèchement trop fort de la peau, avec frottement, enlève d'une manière trop complète les molécules des principes excitants contenus dans l'eau de mer et constituant une partie de l'efficacité du bain, principes qui se sont naturellement posés sur l'épiderme. Le linge dont on se sert pour s'essuyer doit être sec mais à peine chaud. Le linge chaud détermine une sensation agréable, il est vrai, mais il fait brusquer la réaction en la faisant commencer par la peau, alors que pour être salutaire elle doit commencer par les organes internes.

2° La chevelure mérite une attention toute particulière de la part des dames. Avant d'entrer dans la mer, il faut disposer ses cheveux en tresses, en nattes ou en bandeaux, de façon à les empêcher de flotter. Il faut éviter de les serrer fortement, afin de faciliter la circulation de l'air dans les différentes parties de la coiffure. Au sortir du bain, on doit les essuyer soigneusement à l'aide d'un linge sec et non chauffé ; puis on laisse la tête exposée librement au grand air, couverte simplement d'un tissu fort léger et très-perméable à l'air. En aucun cas, on ne devra faire usage de cosmétiques gras ou huileux qu'après avoir parfaitement séché la chevelure, sous peine, bien souvent, de névralgies dentaires ou faciales, de rougeur des yeux, des pupilles, etc. Ce n'est que quelques heures après le bain qu'on pourra procéder à la toilette de la tête comme d'ordinaire.

3° Quelques personnes ont l'habitude, en sortant du bain froid, de se mettre au lit ou de chercher un repos absolu dans leurs appartements. Cette pratique est mauvaise, en ce sens qu'elle retarde et qu'elle empêche même la réaction. Il faut s'habiller à la hâte après s'être essuyé le corps comme nous l'avons dit plus haut, et se livrer ensuite à un exercice modéré, en plein air, sans s'exposer à une grande fatigue ni à l'influence directe des rayons solaires trop ardents.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Juillet

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Consommé aux pâtes d'Italie.
Culotte de bœuf à la flamande, sauce madère.
Horiot de filets de maquereau.
Caneton de Rouen rôti.
Crotte aux champignons.
Fian de cerises

C'est là le menu d'un bon dîner dont l'exécution ne présente aucune difficulté.

Horiot de filets de maquereau. — Parer des filets de maquereau et les mettre à mariner dans une terrine avec un peu d'huile, jus de citron (ou vinaigre), sel, oignon émincé et persil en branches ; après une heure, les égoutter, les fariner et les passer dans des œufs battus ; les égoutter de nouveau, les passer et les mettre à frire. Quand ils sont de belle couleur, les retirer, les saler et les servir dressés en huïsson sur une serviette.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Tout en possédant les qualités les plus hygiéniques, les corsets de la maison de PLEUMONT donnent à la taille beaucoup de grâce, de souplesse et d'élegance.

Le corset-cage, le corset Élise et le corset sultane sont trois formes distinctes qui s'adaptent aux conformations les plus diverses. Le corset-cage à jours, extrêmement léger, se porte en toutes saisons, mais il est surtout inappréciable par les chaleurs ; il convient aux jeunes filles et jeunes femmes délicates, en ce que c'est à peine s'il manifeste sa présence autrement que par l'élegance qu'il donne à la taille ; les malades et les femmes qui voyagent souvent ne sauraient porter corset plus agréable.

Le corset Élise et le corset sultane, quoique différents de formes, vont à ravir, moulent le buste de la femme dans la perfection et donnent une grande aisance à tous les mouvements. Quoique maintenue, la taille n'est pas comprimée avec ces corsets perfectionnés, et le jeu de la respiration ne saurait en souffrir.

Les corsets de la maison de PLEUMONT (rue Vivienne, 3) se font en poul de soie, satin, moire ou fil coutil, souvent ornés de dentelle et de peluche ; ils sont d'une coquetterie charmante et conviennent aux femmes du monde qui tiennent à être habillées aussi bien en dessous qu'en dessus. Ils ont, en outre, l'avantage d'être beaucoup moins coûteux que les autres.

L'Office hygiénique possède les recettes de trois produits merveilleux, qui ont été retrouvés dans la collection d'autographes du comte de B..., et que l'on dit avoir été composées par le Dr LECLET, de Padoue. L'un se nomme rosée d'Orient. C'est le nom qui a été substitué à sa première dénomination qui était *ruggiada del cino*. Cette préparation bienfaisante rend la peau diaphane ; elle est rafraîchissante et salutaire. Le rose de Chypre, de la même maison, donne à la peau un éclat charmant. Il convient aux personnes dont le teint est mat. Le blanc de Paros, au contraire, atténue les couleurs trop vives.

On trouve ces trois produits à l'Office hygiénique, 17, rue de la Paix.

On trouve chez Pinaud et Meyer plusieurs préparations exquises parfumées à la violette de Parme et parmi lesquelles nous citerons l'eau de toilette qui enlève le hâle, la pommade à l'huile de Ben, excellente après les bains ; la pâte callidienne, l'un des plus grands succès de cette maison. Comme eau de toilette, la maison Pinaud possède encore le lait d'Hébé, véritable eau de beauté, puisqu'elle efface les rides, les boutons et efflorescences ; les savons au suc de laitue et au nymphéa, tous deux médaillés, enfin les parfums de mouchoir les plus suaves, les plus exquis, tels que l'ylang-ylang double, la violette double et le bouquet de l'Exposition de Vienne.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme J. B., à Lyon. — Oui, je connais une préparation qui produit sur l'organisme de l'enfant débile et du convalescent le résultat que vous désirez. Cette alimentation reconstitutante portée selon la formule du docteur Roussel, de Metz, n'est autre chose en effet que du jus de beaufeck, un extrait au moyen de procédés minutieux, se présente uni à un véhicule sucré qui le rend inaltérable. Le jus de beaufeck a un goût fort agréable, soit qu'on le prenne pur, soit qu'on le mêle à un vin généreux, à de l'eau, du lait, du bouillon, du thé ou du chocolat. L'usage du jus de beaufeck est donc extrêmement facile, puisqu'on peut l'associer à tous les liquides qui font partie de l'alimentation habituelle. La dose est, pour les grandes personnes, d'une cuillerée à bouche immédiatement avant ou après chaque repas, et une cuillerée à entremets pour les enfants. Le jus de beaufeck coûte 3 fr. la bouteille et se trouve à Paris dans deux dépôts, 43, rue de Châteaudun, et 86, rue Lafayette.

RÉBUS



Explication du dernier rébus : De 1686 à 1698, le Masque de Fer fut renfermé à l'île Sainte-Marguerite.

Paris. — A. Eourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.